

Lionel Castanier, serviteur du Christ souffrant

Célibataire de 47 ans, Lionel Castanier est né en Côte d'Ivoire où il a vécu dix-sept ans. Rattaché aujourd'hui à la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence, il établit un lien étroit entre sa vocation de serviteur du Christ et l'attention qu'il porte aux personnes malades en tant que médecin urgentiste.

Racontez-nous à quoi ressemblait votre vie ivoirienne...

J'y suis né en 1965. Mes grands-parents maternels y vivaient déjà. Mon père, qui allait devenir armateur, y a rejoint ma mère à la fin de ses études. Nous étions très intégrés à la population ivoirienne à Abidjan. Nous avons été élevés par des nounous africaines, ce qui est assez courant là-bas. Mes parents étaient des gens très généreux et invitaient régulièrement des amis, parmi lesquels figuraient beaucoup d'Ivoiriens. Je retiens de ma vie africaine la générosité, le sens du partage, l'ouverture à la vie, au monde, la simplicité, la connaissance de l'autre dans sa différence. Ma mère, médecin en Protection maternelle infantile, menait des consultations à la maison ou bien se rendait chez ses patients et nous emmenait parfois avec elle, ce qui nous faisait rencontrer beaucoup de monde. J'ai d'ailleurs la double nationalité française et ivoirienne. C'est précieux car l'Afrique a fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

Comment en êtes-vous venu à entreprendre des études de médecine ? Vous vouliez suivre l'exemple de votre mère ?

Certainement pas ! Au contraire, je trouvais que ma mère travaillait énormément et n'était pas très présente, ce qui me dissuadait plutôt de m'engager dans cette voie. Je faisais beaucoup d'équitation, ce qui m'a donné envie de devenir vétérinaire.

Je suis donc allé en France pour suivre mes études. Je me suis retrouvé tout seul à Paris, ne connaissant ni la neige, ni le froid. Ce fut une année de désert. C'est le moment où j'ai découvert la figure de mère Teresa à travers ses écrits. J'ai été frappé par cette personne ayant voué sa vie aux plus pauvres, aux malades, présence du Christ souffrant dans des corps souffrants. Je me suis alors dit que mon avenir n'était pas de m'occuper des animaux, mais bien d'être au service de mes frères malades. Au cours de mes études de médecine à Marseille, j'ai rencontré un médecin urgentiste avec qui je me suis immédiatement bien entendu. Il m'a communiqué son savoir et sa passion pour son métier. Ce métier est merveilleux : je suis en contact direct avec les personnes, j'ai la possibilité de les aider, de les soulager face à leur angoisse, de parer au plus pressé avant de les orienter vers d'autres services plus adaptés car plus spécialisés.

À quand remonte votre vocation religieuse ?

Tout petit déjà, je pensais que j'avais une vocation particulière dans l'Église. Mais, en Afrique, il existe peu de structures où l'on peut mener à bien une telle réflexion. J'ai pu tout de même en parler avec des prêtres missionnaires, amis de ma famille, qui venaient souvent à la maison. L'idée d'une vocation trottait donc dans ma tête, sans que rien de précis se dessine. Quand je suis arrivé à Paris, je me suis rapproché un peu plus de l'Église, dont je sentais qu'elle pouvait m'apporter bien-être et sécurité. Puis, à Aix-en-Provence, j'ai eu la chance de me retrouver dans une paroisse tenue par une fraternité de moines apostoliques. J'ai été très touché par cette communauté qui m'a accompagné. J'ai réfléchi avec elle sur la façon dont ma vocation de service pouvait s'exprimer au sein de l'Église. J'ai failli arrêter mes études de médecine à deux reprises, pensant que je devais devenir moine. Personne n'a voulu me donner de réponse définitive à ce sujet car on voulait délibérément me laisser faire mon chemin. J'ai donc poursuivi mes études de médecine qui me passionnaient jusqu'à ce que je sois amené, un jour, à servir à l'hospitalité lors d'un pèlerinage à Lourdes. C'est là que j'ai trouvé la meilleure façon dont mes deux vocations, médicale et spirituelle, pouvaient se conjuguer...

En devenant diacre ?

Non, pas encore. J'ai d'abord ressenti que le soin du corps et le soin de l'esprit pour moi ne pouvaient qu'aller de pair. C'est en vivant deux ans en Polynésie française, lors de mon service militaire, que j'ai rencontré des diacres pour la première fois. En effet, ils sont nombreux dans l'archipel. Ces hommes témoignaient de ce qu'ils vivaient et je me suis intéressé à cette vocation, en me disant que c'était peut-être là une voie faite pour moi. En rentrant en métropole, je me suis précipité au service des vocations et j'ai débuté les trois années de discernement.

Quelle est aujourd'hui votre mission en tant que diacre ?

J'assure d'abord une présence d'Église en milieu hospitalier, dans le respect de la laïcité. J'ai aussi pour mission de veiller sur les prêtres âgés, en foyer ou en institution sacerdotale, sur les plans physique, spirituel et, dans une certaine mesure, psychologique.

Comment vos collègues perçoivent-ils votre ministère ?

Tout le monde sait que je suis diacre et ils me respectent. Le fait qu'ils connaissent mes valeurs leur permet parfois de faire un chemin spirituel : c'est ce que j'appellerais une sorte d'« évangélisation passive ». On discute beaucoup de religion et de tous les sujets sur lesquels l'Église est amenée à s'exprimer : le mariage homosexuel, la contraception, les sujets de bioéthique, etc. J'ai conscience que je dois m'armer un peu plus pour être capable de répondre à ces questions. Dans le milieu médical, je n'observe pas d'anticléricalisme. Le fait d'être en contact quotidien avec la souffrance et la mort amène mes collègues à se poser des questions sur le sens de la vie, les priorités qu'ils se fixent. Cela alimente leur curiosité. Et ils me sollicitent souvent pour des baptêmes, des mariages ou des funérailles.

Quel regard portez-vous sur l'Église ?

Elle est en pleine mutation et doit s'ouvrir davantage au monde et au changement. Évidemment, les principes fondateurs sont immuables et il faut préserver les valeurs de façon intransigeante. Mais il faut, dans le même temps, utiliser les nouveaux moyens de communication pour parler aux gens et mieux proclamer la Parole, mieux l'annoncer. On parle beaucoup aujourd'hui de nouvelle évangélisation. Je crois surtout que nous avons besoin de nouveaux évangélistes. J'ai confiance car les nouvelles générations de prêtres sont nées dans ce monde de la communication moderne et connaissent l'importance de l'enjeu. La Parole doit être annoncée différemment aujourd'hui pour être mieux comprise de nos contemporains.

Propos recueillis par Romain Mazenod (DA 162 02 2013)